

Libretto

FIERABRAS LÉGENDE NATIONALE

Traduit de l'occitan et préfacé par
JEAN-BERNARD MARY-LAFON

Illustré de onze belles gravures dessinées par
GUSTAVE DORÉ

Libretto

© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-36914-331-4

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Voici encore un diamant de la couronne poétique de nos pères qui, après cinq cent cinquante ans de poussière et d'oubli, vient de nouveau briller au jour. Trop insoucieuse de ses richesses littéraires, la France d'aujourd'hui n'y songeait plus ; celle d'autrefois n'y avait jamais songé. On avait bien fait une version ou plutôt une imitation grossière du poème, à la manière de l'histoire des quatre fils Aymon, mais ce décalque sur papier gris, hâtif et par trop populaire, ne rendait ni le sens, ni la couleur, ni l'énergie, ni, à proprement parler, aucune des beautés de l'original.

Bien plus jalouse que la France de remonter aux sources de notre poésie provençale, dès 1533, l'Allemagne avait traduit le roman de *Fierabras*. Seulement, cette traduction, qui fut réimprimée en 1809, reproduisant de loin des manuscrits français dont le texte est incomplet, ne refléta qu'approximativement et d'une façon imparfaite l'admirable poème.

Il en existait en Espagne, au XVI^e siècle, une version en langue castillane où Cervantès puisa le sujet de l'un des épisodes les plus comiques de son roman. Les Italiens en possèdent une autre intitulée : *Romanzo di Fierabbraccia e Olivieri* (Roman de Fierabras et d'Olivier) ; et les Anglais une également, encore inédite et signalée par George Ellis dans ses *Extraits des romans de chevalerie*¹. Comme on le voit, le

1. *Specimens of Early English Metrical Romances*, t. II, p. 357-404.

chef-d'œuvre de nos aïeux, s'il restait inconnu en France, avait fait son tour d'Europe, et il fallait l'insouciance, on pourrait dire l'ignorance, du président de Montesquieu, en fait d'histoire littéraire, pour jeter du bout des lèvres dans le monde cet arrêt, devenu axiome : « Les Français n'ont pas la tête épique ! »

Ces mots, très vrais pour les Français du XVII^e et du XVIII^e siècle, pour Chapelain et Voltaire, par exemple, qui vivaient dans des temps où la civilisation avait tué la poésie, et la politesse l'originalité et l'enthousiasme, sont faux de tout point quand on les applique aux poètes du Moyen Âge. Les rhapsodes féodaux se sont trouvés dans les mêmes conditions qu'Homère pour peindre leur époque, et ils l'ont fait avec une énergie et une richesse d'images et de couleurs qu'Homère seul égale, mais qu'il ne surpasse pas. Ainsi le *Fierabras* est un poème épique reposant, comme l'*Iliade*, sur une donnée fabuleuse ou un vague souvenir historique, et reflétant avec une fidélité inimitable et une éclatante lumière poétique, non les mœurs des temps carolingiens, mais celles des temps féodaux où vivait l'auteur, qui a peint ce qu'il avait vu.

Sans donc établir de rapprochement entre les deux poèmes, car des chefs-d'œuvre créés à douze ou quinze siècles de distance ne se comparent pas, et l'avantage d'ailleurs reste toujours au plus ancien, qui réfléchit nécessairement mieux des faits plus poétiques, nous pouvons dire hardiment que le roman de *Fierabras*, comme l'histoire en vers de la guerre des albigeois et une autre grande composition que nous ferons bientôt connaître, est l'*Iliade* de la France ; et cette *Iliade*, véritablement nationale, offre pour nous un intérêt bien autrement puissant que le récit de la guerre de Troie ; car Charlemagne, plus grand dans le passé qu'Agamemnon ; Roland, aussi brave et plus noble qu'Achille ; Olivier et le vieux duc Aymon à la barbe blanche, nous sont plus sympathiques et plus chers que les pasteurs des peuples de l'Algide.

En reprenant dans la littérature française le rang qui lui appartient et qu'il n'aurait jamais dû perdre, le poème de *Fierabras* va faire descendre d'un cran *La Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux*. Tasse et Arioste, en effet, ont puisé à pleines mains dans notre chef-d'œuvre, et ils y ont pris leurs plus belles inspirations. Ainsi, Argant est, pour ne parler que du Tasse, l'ombre de Fierabras. Les admirables scènes où Tancrede quitte son lit, blessé et mourant, afin de répondre au défi du Sarrasin, son duel avec Clorinde, la conversion miraculeuse de cette dernière, les plus brillants épisodes des luttes chevaleresques ou d'assaut, tout cela, comme on va le voir, est copié mot à mot dans notre poème, et, malgré le talent du Tasse, nous maintenons que l'original est resté bien au-dessus de la copie.

Cette supériorité éclate surtout dans le combat de Fierabras et d'Olivier, l'une des plus magnifiques scènes que nous connaissons ; la plus belle, sans contredit, qui ait été imaginée par le génie de nos poètes. Après l'avoir lue avec l'émotion qu'elle laisse au cœur et l'admiration qu'elle inspire, qu'on se rappelle la parodie de Cervantès, car il ne s'agit de rien de moins que du fameux baume de Fierabras, et l'on verra combien la moquerie, même spirituelle, est misérable quand elle s'attaque aux grandes choses !... Et, à ce propos, qu'il nous soit permis de nous étonner, en passant, du succès obtenu par le *Don Quichotte* en Espagne. La satire du manchot d'Alcalá est l'outrage le plus sanglant qu'on puisse infliger au caractère, aux sentiments, aux traditions historiques d'un peuple. Ce n'est pas le pauvre hidalgo de la Manche, c'est Gusman, c'est don Sanche, c'est le Cid Campeador lui-même que Miguel de Cervantès, pauvre, dédaigné, obscur et plus près de la classe mercantile que de la noblesse, traîne, en vrai fils de la bourgeoisie toujours goguenarde et un peu envieuse, sur la claie de sa raillerie. Aussi la vogue de son livre marque douloureusement l'ère de déchéance de l'Espagne. Avant

l'apparition du *Don Quichotte*, l'Espagne était la première nation de l'Europe et du monde. Du moment où elle rit de cette passion de l'honneur portée jusqu'à la démence, qui avait jusque-là sa force et sa gloire, elle perd peu à peu son rang et finit par tomber du grand destrier du Cid sur l'âne de Sancho Pança.

Les esprits élevés ne s'y trompèrent pas, au reste, et, après la mort de Cervantès, Calderón essaya de réagir contre les tendances de sa parodie, en prenant Fierabras même pour sujet de l'un de ses drames héroïques, *Le Pont de Mantible*.

Aujourd'hui que les purs sentiments de la chevalerie sont morts à jamais, le poème de *Fierabras* n'a plus et ne peut plus avoir qu'un intérêt de curiosité et d'étude historique. C'est à ce double point de vue que nous croyons faire œuvre utile en le remettant en lumière. La tâche que nous nous imposons exigeait un labeur assez rude et offrait quelques difficultés, tenant surtout à l'imperfection du texte. Il nous reste plusieurs manuscrits de ce poème en français, mais on n'en connaît jusqu'ici qu'un seul en provençal, dont l'histoire, par parenthèse, est assez singulière. En 1814, Méon, un des savants proposés à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, montra confidentiellement à M. Fauriel, qui a raconté ce fait dans l'*Histoire littéraire de la France*, un manuscrit appartenant, disait-il, à un inconnu, lequel voulait en savoir la valeur. Ce manuscrit contenait le poème provençal de *Fierabras*, qui, vendu par l'inconnu aux étrangers alors maîtres de la France, fut emporté à Wolfenbüttel et imprimé à Berlin par Bekker quinze ans plus tard.

C'est ce texte que nous avons traduit. Par malheur, et voilà où étaient les difficultés principales, il ne présente pas seulement quelques variantes, comme l'a dit M. Fauriel, différentes du texte des manuscrits français, mais on y trouve de nombreux contresens et une foule de lacunes. Il est évident que cette version, dans sa forme actuelle, date tout au plus

du xv^e siècle et qu'elle est postérieure de deux cents ans aux versions françaises, primitivement copiées elles-mêmes, ainsi que tout porte à le croire, sur un ancien texte provençal.

Sans nous arrêter à l'examen de cette question, qui serait hors de propos ici et que nous avons le dessein d'approfondir ailleurs, nous dirons tout de suite que, pour compléter notre traduction, nous avons pris dans les manuscrits français tous les morceaux qui manquaient au manuscrit provençal.

Il nous semble inutile de caractériser le mérite particulier du poème de *Fierabras*, qu'une lecture fera mieux apprécier que toutes les dissertations du monde. Que chacun se forme une opinion d'après ses impressions, voilà notre unique désir. Le traducteur ne juge pas ; il se borne, dans notre système du moins, à mettre le public et la critique à même de juger avec connaissance de cause, en rendant aussi fidèlement que possible la pensée, la vigueur et le coloris du poète. Pour mieux remplir cette triple tâche, nous avons quelquefois mêlé à la langue moderne les vieux mots des aïeux, dont nos jeunes lecteurs et les personnes peu familières avec le Moyen Âge trouveront la clef dans le glossaire imprimé à la fin du volume.

Encore un mot pour clore cette courte préface. En faisant briller aux yeux des générations nouvelles cette lumière si éclatante du génie de nos pères, qui, semblable aux lampes funèbres, ne luit depuis six cents ans que dans les tombeaux, l'historien du Midi n'a eu qu'un but patriotique et littéraire. Mais pourquoi la politique ne profiterait-elle point, dans l'intérêt de la France, des découvertes de la philologie?... Pourquoi ne montrerait-on pas dans cette épopée chevaleresque la grande figure de Charlemagne aux Arabes d'Afrique, dont le cœur bondirait de joie au récit des grands coups portés par Fierabras, et qui verraient probablement, avec leur foi fataliste, un arrêt prématuré de Dieu et le doigt d'Allah dans la soumission et le baptême du plus brillant de leurs héros?... Dans ce fait si étrangement remarquable, du Fierabras de la

légende s'agenouillant aux pieds de Charlemagne et de l'Abd el-Kader de l'histoire s'agenouillant devant Napoléon, n'y a-t-il pas de quoi frapper des imaginations moins impressionnables que celles des Arabes?...

Ce vœu sera-t-il entendu? nous l'ignorons. Mais, quoi qu'il advienne, soit que les faucheurs de la onzième heure nous coupent encore l'herbe sous le pied, soit qu'on traduise notre traduction pour redire en Orient et en Afrique, sous la tente et sous le kiosque, les gestes héroïques de nos pères, humble pionnier du champ philologique où nous travaillons sans bruit depuis vingt-sept ans, nous continuerons l'œuvre commencée sans défaillance, et nous nous consolerons des injustices du présent et des tristesses d'un labeur bien âpre et trop ingrat, en relisant cette légende du roman de Gérard de Roussillon:

Quant de sancta Sophia fetz reis mostier,
Defendet à la gent de son empier
Que us d'els no i meses valhian denier,
Mas una paubra femna n'ac desirier:
De son paubre gazanh que ac drechurier,
De coser, de filar de son mestier
En comprava de l'erba, que li saumier
Mangaven quant estaven desots l'umbrier;
La nuh quant gens dormia en son jasier
Aportava de l'aigua sobre l'mortier
Et quant fon tots bastits e li emper
Si demandet à Dieu lo vertadier
Quel gaerdo n'auria e quan sobrier?
Et Dieus si l'hi mandet per messatgier:
La paubra femna aura maior logier
Que lo reis, per lo do de son aver.

(Fol. III, v. 8678.)

«Lorsque l'empereur grec éleva l'église de Sainte-Sophie, il ne voulut pas souffrir qu'un seul de ses sujets donnât un denier pour la construction du monument. Une pauvre femme, qui brûlait d'envie d'y contribuer pour quelque chose, éluda pourtant la défense. Avec le modeste produit de son dé et de sa quenouille, elle achetait de l'herbe que les somniers mangeaient à midi, quand on les mettait à l'ombre sous les arbres. La nuit, elle profitait du sommeil des ouvriers pour jeter de l'eau sur la chaux. L'édifice achevé, l'empereur demanda à Dieu le véridique quelle serait sa récompense. Dieu lui fit dire par un ange qu'elle serait moindre que celle de la pauvre femme qui avait sacrifié à l'œuvre son temps et son avoir.»

CHAPITRE PREMIER

OLIVIER

L'empereur de France avait levé sa bannière, et de Flandre, d'Espagne, d'Allemagne, et de Frise, de Bretagne et de Lombardie étaient accourus aussitôt ses vaillants chevaliers. L'armée de Charlemagne se trouva réunie dans les prairies d'Hurbaria. Et là, tentes et pavillons à pomme d'or couvraient une lieue et demie de terrain. Il y avait le duc Régnier avec ses plus braves, don Simonel en belle compagnie, et Gérard de Vienne entouré de tous ses barons.

C'est à ce dernier que Charlemagne donna le commandement de l'armée. Malheureusement, il avait été moins bien inspiré en accueillant une race que Dieu maudisse, celle de Ganelon, qui fit toujours actions perfides. L'*ost*¹, belle et richement garnie, tant chevaucha du matin au soir, qu'elle passa villes et villages, et, entrant dans le pays païen, n'y laissa rien sur pied. Les nôtres prirent Constantinople et toute la terre qui en dépend; puis ils passèrent outre, après y avoir laissé bonne garnison. Roland guidait l'avant-garde, composée de jeunes barons, avec le preux Olivier, à qui Charlemagne avait confié la bannière de Saint-Denis; Ogier le Danois et ses pairs, et Richard de Normandie. L'empereur fermait la marche, suivi de ses vieux compagnons d'armes à tête blanche, à poitrine fleurie.

1. Tous les mots en italique renvoient au glossaire en fin de volume.
(N. d. É.)

Tous chevauchent avec ardeur, déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conquérir la couronne d'épines du Christ et le saint suaire qui l'enveloppa ; mais avant que le soleil du lendemain soit couché, Charlemagne aura deuil et colère, car un Turc de Margoyle a vu briller nos lances, et, courant, plein d'effroi au palais de l'émir :

– Ah ! Seigneur, s'écrie-t-il, comme tu es trompé ! Voici que l'empereur de France vient d'envahir ta terre, où il a tout mis à feu et à sang ; il est campé dans les vallées de Marimonde avec tant de barons et de vassaux armés, que jamais homme né de mère n'a vu un si grand rassemblement.

À ces paroles, Fierabras devient noir de colère ; il grince les dents et fronce les sourcils d'un air si terrible, que les païens eux-mêmes en furent effrayés.

– Mes armes ! mon cheval ! cria-t-il d'une voix tremblante de fureur ; et vous autres, prenez vos lances, car je jure par Mahomet, qui a mon cœur, de ne tirer les rênes que lorsque j'aurai découvert ces Français !

Fierabras saute, à ces mots, sur son cheval sans toucher à l'étrier. C'était un franc coursier d'Espagne, de noble race et bien dressé. Avec les pieds ou les dents, il avait tué plus de soixante hommes en bataille. Fierabras ne l'aurait pas donné pour tout l'or que peuvent renfermer dix villes. Il partit au galop à la tête de ses païens, et quand il fut sur la montagne d'où l'on découvre Constantinople, il vit qu'en effet tout était ravagé et détruit. De tous ses musulmans, il n'était resté qu'un fuyard, qui vint tomber pâle et sanglant aux pieds de son cheval.

Frémissant de rage à cette vue, Fierabras jure par le Prophète que, s'il peut trouver Charlemagne en bois ou en vallée, il lui fera voler la tête d'un coup de son épée tranchante, qu'il sèmera sur l'herbe la cervelle de Roland et enverra sa tête et celle d'Olivier à Floripar la belle. Ensuite il ceint ses trois épées : Florence, Baptisme et Garamante, et, s'affermissant sur sa selle d'ivoire, pend au col son *écu* d'acier ouvragé

d'or dont les quinze pointes étaient ornées d'un diamant plus radieux que la flamme, attache à l'arçon des barils pleins du baume dont Jésus-Christ fut oint, baume qui fermait sur-le-champ les plus dangereuses blessures, et, éperonnant son cheval rapide comme l'épervier, il se dirige au galop vers Marimonde. Là, après avoir passé l'eau à un gué couvert de bois, il s'embusque avec cent mille hommes dans la forêt que doit traverser Charlemagne.

À l'aube, en effet, l'empereur leva son camp. On plie les tentes, on charge les sommiers, les Français s'arment, et l'ost se met en marche. L'empereur alors appelle Roland, son neveu, le preux comte Olivier, le duc Beuves de Chartres, le seigneur Aymes de Bavière, le brave Téric des Ardennes, Bérard de Montdidier, Arnaud de Fréjus et Régnier, son frère, et une foule d'autres comtes que je n'ai pas le loisir de nommer, et il leur dit :

– Barons, je viens d'apprendre que les païens gardent le gué ; avancez avec prudence et ne vous laissez pas surprendre par ces perfides Sarrasins.

– Seigneur, répondit Olivier, je guiderai aujourd'hui l'avant-garde, si tel est votre bon plaisir, ne réclamant que cet honneur pour prix de mes services.

– Par ma foi, dit l'empereur, je n'en chercherai pas d'autre ; car de meilleur, je n'en pourrais trouver.

– Sire, reprit alors Andrieu, parent de Ganelon, il convient qu'il aille aussi loin que possible et qu'il fasse prouesse comme bon chevalier.

Puis il murmure entre ses dents, le fourbe :

– À Dieu ne plaise que nous te revoyions jamais !

Cependant Olivier monte sur son cheval bai et part avec sept mille chevaliers, qui se répandent dans la plaine, et n'y laissent ni une maison à brûler, ni un arbre debout. Tandis que les fourriers allaient toujours et avaient déjà fait une traite de quatorze lieues, Galot de Monroquier, que Fierabras avait

envoyé à la découverte, retourne en courant vers l'émir, et voici la nouvelle qu'il lui apporte :

– Charlemagne, fit-il tout ému, vient de traverser le val de Gongomier ; demain il voudra franchir celui de Marimonde ! Tous les Sarrasins qu'il rencontre, il les passe au fil de l'épée ; il dit qu'il fera écorcher tout vif l'almiran, ton père ; qu'après l'avoir brûlé, il jettera ses cendres au vent ; qu'il reprendra les reliques conquises jadis par nous, à Rome, et mettra en mille morceaux notre dieu Mahomet.

En entendant ces paroles, Fierabras secoua la tête, et ses traits contractés exprimèrent une telle rage, que les Sarrasins tremblants n'osaient soutenir son regard. Sans plus tarder, il met cinquante mille hommes en embuscade dans la forêt et s'élance avec un pareil nombre de cavaliers à la rencontre d'Olivier.

Le noble baron avait fait sa besogne en brave. À la tête de ses sept mille chevaliers, il venait de s'ouvrir passage à la pointe des lances et d'emporter le château de Marimonde, que les nôtres trouvèrent plein de troupeaux et de butin. Chassant les Sarrasins devant eux comme des daims timides, et chargés de leurs dépouilles, ils s'avançaient fièrement, lorsqu'ils rencontrèrent les Sarrasins qui, armés de leurs flèches et de leurs sabres recourbés, accouraient en hurlant comme des hommes en démence.

En s'apercevant, les deux armées poussèrent de grands cris, et, se défiant réciproquement, se chargèrent avec rage. Là il se donna bons coups de lance et d'épée, et il y eut maint écu fendu et maint *haubert* faussé. Olivier les abattait comme un faucheur abat le blé, et ils tombaient partout aussi menu que la pluie de mai ou de juin.

Brandissant son long javelot, un païen d'une taille gigantesque encourageait les Sarrasins et défendait vaillamment le pas. Olivier vit ce diable qui épouvantait tout le monde, et, faisant tourner son cheval, il courut sur lui lance baissée et le traversa d'outre en outre. Le musulman roule à terre, san-

glant et noir ; plus de sept cents Français passent alors sur son cadavre, qui s'ouvrit éventré par les pieds de fer des chevaux.

Il n'en fallait pas tant pour terrifier les païens. Les voilà qui reculent et s'enfuient par monts et par vaux, serrés de près par Olivier, qu'on voit en avant des siens, courant à toute bride et tenant au poing Hauteclère au pommeau d'or *niellé*.

Des cinquante mille qui étaient venus, il en échappa vingt mille à peine. Tout le chemin était couvert d'armes et de cadavres, lorsque Olivier fit halte pour recueillir le butin et attendre l'armée. Il comptait bien avoir le temps de laisser manger et reposer ses hommes ; mais il en advint autrement. Pendant que les vassaux tuaient les bestiaux qu'ils avaient pris, un messenger couvert de sang arrive au camp des Sarrasins et crie d'une voix rauque :

– Esclamar de Damiette, monte à cheval avec tes hommes, et ne perds pas de temps ! Un baron de France qu'on appelle Olivier vient de passer Constantinople à la tête de sept mille chevaliers, et il a saccagé et dévasté plus de dix lieues de bon pays !

À cette nouvelle, Esclamar faillit perdre le sens.

– Poltron, dit-il au Sarrasin, crois-tu que j'aie peur de ces barons français ? Par Mahomet, mon dieu, qui nous jugera tous ! si je ne pouvais venger les morts et recouvrer le butin, je serais un chef bien méprisable... Allons ! cria-t-il en même temps à ses hommes, armez-vous sur-le-champ et voyons où flottent ces fières bannières de France ! Songez à bien frapper, fils des croyants : car, par Mahomet, le seul vrai prophète ! si j'aperçois quelqu'un qui fuit, je le fais brûler vif ou pendre sans pitié au vent ! car je ne veux pas que Fierabras puisse me reprocher de fuir ou de reculer devant les Français.

– Seigneur, répondirent les Sarrasins, tu seras content de nous.

Les païens montent à cheval et partent pleins d'ardeur. Que Dieu se souvienne à présent d'Olivier et des nôtres !



Grande et rude fut la bataille, et tous deux firent vaillamment.

CHAPITRE II

ROLAND

Suivi de cinquante mille cavaliers montés sur des chevaux arabes qui plus vite couraient que ne vole perdrix, Esclamar descend vers Marimonde et rencontre Olivier au milieu des jardins. En un clin d’œil il a mesuré ses forces et fait son plan. Il divise ses cavaliers en cinq corps, chacun de dix mille hommes, et fond sur les Français au son de plus de quatre cents trompettes.

Les nôtres, se couvrant de leurs écus et tirant leurs glaives, reçurent bravement le choc, qui fut pourtant si terrible qu’on l’entendit à plus d’une lieue de distance. Olivier, abandonnant les rênes à son cheval, avait si rudement choqué Amarravis qu’il lui avait planté dans le corps, d’outre en outre, le fer et le bois de sa lance. Le Sarrasin tomba sur l’herbe, et Olivier, lui arrachant du corps la lance et le *pennon* de joie, se mit à crier fièrement :

– *Montjoie!* la bannière Saint-Denis!...

À ce cri, accourut Esclamar sur son cheval noir comme les ténèbres, et il y répondit en nous tuant Gautier du premier coup ; puis il abattit encore Reynold de Saint-Denis, et s’écria en brandissant son *cimeterre* :

– Marimonde! Marimonde! frappez, preux cavaliers, et les Français sont déconfits!... et Charlemagne, le vieillard à la barbe fleurie, en sera dolent dans son âme!...

Ce défi fut entendu par Olivier, qui comprenait le Sarrasin :

il court l'assaillir l'épée haute et le frappe, mais sans le blesser, car le païen pique des deux et disparaît. Le vaillant comte, alors, déchargea sa colère sur le fils d'Arapatis, auquel, d'un coup de son glaive trop bien fourbi, il fendit la tête en deux, malgré le heaume et la coiffe d'acier. Condrant et Opine le grison eurent le même sort. En peu de temps, il eut taillé en pièces une soixantaine de ces mécréants. Puis, s'arrêtant pour reprendre haleine, il s'écria :

– Montjoie! Montjoie! Saint-Denis! frappez, francs chevaliers! mettez à mort tous ces maudits qui ne veulent pas croire au Dieu crucifié sur le Calvaire!

Grande fut la bataille et longuement elle dura. Les Français, qui ne craignent rien, frappèrent vigoureusement. Vous les auriez vus tous couverts de cervelle et de sang, et formant un rempart d'acier de leurs glaives. Il n'y a Sarrasin si richement armé qu'Olivier n'abatte sans vie, s'il le trouve sur son passage. D'un seul revers de Hauteclère, l'épée au pommeau d'or niellé, il décapite Arserot, fils de la sœur de Brulhan de Montmirat.

La tête enfermée dans le heaume tombe sur l'herbe, et le tronc, restant sur la selle comme s'il y eût été attaché et de ses mains crispées retenant encore les rênes, est emporté par le cheval. Cette fois, les païens reculent, la peur les gagne, et ils se disent l'un à l'autre :

– Nous allons être tous hachés!

Ils l'auraient été à coup sûr, si les troupes de l'embuscade étaient restées sous les ormeaux; mais, au moment où les maudits pliaient de toutes parts, les cinquante mille hommes placés par Fierabras dans la forêt parurent tout à coup sur le champ de bataille. Le comte Olivier les vit venir, et se hâta de réclamer le secours des cieux en ces termes :

– Sainte Marie, pleine de douceur et de pitié, fleur digne et bénie d'où est sorti notre salut, prie le cher fils que tu portes dans tes entrailles de prêter sa force un moment à moi et à mes hommes!

Après cette oraison, Olivier prit son cor et en sonna fortement pour rallier ses hommes. En évaluant leur nombre à vue d'œil, il trouva qu'il lui en manquait un millier ; plusieurs de ceux qui restaient avaient des blessures, mais ils ne laissèrent pas de lui dire :

– Ne doute pas de nous, seigneur ; nous combattons comme les autres !

Olivier pleura de joie à ces paroles, et, quand il en eut remercié Dieu le Roi de majesté, se mettant à la tête des siens, il éperonna vivement son cheval et fond sur l'ennemi. Le combat alors et le carnage recommencent de tous côtés. Au même instant, voici Esclamar qui revient à l'improviste, brandissant sa lance au fer carré qu'enveloppait une peau de serpent, et qui en frappe Olivier avec tant de force, qu'il lui troue le haubert, dont plus de vingt mailles tombèrent dans le pré. La tunique piquée ne valut pas deux deniers monnayés pour le comte. De la force du coup, il baisa la crinière de son cheval et peu s'en fallut qu'il ne vidât les arçons. Il parvint à se maintenir en selle, mais un ruisseau de sang vermeil jaillissant de son flanc gauche rougit aussitôt la selle et les étriers.

Tout pâle et chancelant, le comte se retire un moment du combat pour bander ses blessures avec son pennon de *pali* ; et, dès qu'il croit avoir étanché le sang, s'affermissant sur ses étriers, il court sur Esclamar bride haute et lance baissée.

Il était si terrible, que les païens reculèrent d'une portée de trait, en murmurant :

– Cet homme est forcené, ou c'est un diable échappé de l'enfer !

Pendant Olivier, courant à frein abandonné, rencontre Esclamar au milieu d'un passage et s'applaudit plus que s'il eût conquis tout l'or de dix cités. Il ne lui porta qu'un seul coup sur son heaume incrusté de perles, mais l'épée, glissant sur l'acier, brisa l'armure et éventra le Sarrasin.

En le voyant rouler à terre, les Turcs poussèrent de grands

cris et firent pleuvoir sur nos Français, qui gagnèrent néanmoins plus d'un arpent de terrain en les poussant, une nuée de traits et de *carreaux* aigus et emplumés. Malheureusement, les païens les entouraient de toutes parts, et ils étaient trente contre un. Il est donc à croire que pas un des nôtres n'en serait revenu, si un messager n'avait couru à l'ost de Charlemagne, et n'eût appris ce qui se passait à Roland, son neveu.

À cette nouvelle, Roland, qui, par bonne aventure, était encore armé, saute sur Valentin. Le vieux duc Aymes s'empresse de le suivre avec dix mille hommes d'armes. Autant en font sans en être requis Bérard de Montdidier, Estout de Langres et le lettré Turpin. Il ne manqua de l'avant-garde qu'Aloris et Aldrat, cousins de Ganelon, qui adressaient tout bas des vœux au diable pour que le secours arrivât trop tard.

Ces vœux impies, grâce au ciel, ne devaient pas être exaucés. Le duc Roland, enflammé de colère de savoir Olivier, son compagnon, en péril et blessé, chevauche à toute bride accompagné par les Français, qui portent les lances hautes et déployés les *gonfanons*. En voyant ses hommes si bien disposés, Roland se tourna et leur cria de toute sa voix, avant de se précipiter dans la mêlée :

– Maintenant, seigneurs, frappez fort !

– Volontiers, répondirent-ils tous.

Et, se jetant sur les païens, ils les firent reculer d'un arpent. Dans cette charge, ils traversèrent toute l'armée musulmane, laissant le sol jonché de morts et de blessés. C'était plaisir de voir, en avant et loin de tous les autres, Bérard de Montdidier, Guy de Bourgogne, l'archevêque Turpin, le comte Guilamar et Estout, le baron sans peur.

Roland, que nul ne devançait jamais, était plus loin encore : aussi rencontra-t-il, le premier, Olivier qui, blessé grièvement, avait les flancs serrés par une ceinture sanglante. Si le duc fut dolent, il ne faut pas le demander ; il commença par faire des reproches à son ami, comme un homme en colère.

– Par Dieu ! dit-il, compagnon, j’ai bien sujet d’être irrité contre vous, qui avez marché sans moi à la tête de l’avant-garde. C’est un tort, sachez-le, que je ne puis vous pardonner.

– Pardonnez-le pourtant, seigneur, répondit Olivier, au nom du Dieu qui nous créa ! J’eus tort, j’en conviens, et mérite le blâme.

Après ces mots, ils se retournèrent contre les Sarrasins, et, courant sur eux au galop, font voler sur l’herbe, à coups d’épée, les bras, les mains et les têtes.

La bataille était finie et le champ gagné, quand il arriva vingt mille hommes d’un côté au secours des païens, envoyés par Fierabras, et de l’autre Brulhan de Montmirat et Tenas de Nubie, neveu de l’*almiran*, qui menaient deux fois autant de cavaliers armés de heaumes verts et ornés de perles. Que Dieu aide donc les nôtres et leur soit bon, car ils vont avoir dure bataille !

Tous ces maudits, vêtus de fer, descendent au galop des montagnes et fondent sur les Français, qui les reçurent vaillamment. Bientôt la plaine se couvrit de nouveaux cadavres. Olivier, ma foi ! se vengea bien de sa blessure ! Brandissant Hauteclère au pommeau reluisant, il frappe le roi Tribut, neveu de Piadutz, et le fend jusqu’à la ceinture. Roland, pendant ce temps, maniait si bien Durandal, qu’il fauchait les Turcs par centaines.

Mais le nombre des ennemis croissait toujours. Bientôt, chacun des nôtres en eut trois cents à combattre. Affaibli par sa blessure, Olivier ne pouvait plus lever le bras, et pas un Français ne serait revenu au camp, si Charlemagne, à temps averti, n’était accouru à leur secours. Paraissant tout à coup avec vingt mille barons à tête blanche, qui frappaient rudement, il fit briller Joyeuse, et, après un terrible choc, les païens prirent la fuite et regagnèrent les montagnes, laissant vingt mille des leurs tombés sous nos épieux tranchants. Le soleil

déclinait à ce moment, l'ombre allait couvrir la campagne, et l'empereur fit sonner la retraite.

Voilà les nôtres revenus sous leurs tentes. Les barons vont se désarmer, et Charlemagne se lamente sur la blessure d'Olivier. Le fils de Régnier de Gênes, en effet, est grièvement *navré*; il a perdu tant de sang, qu'il en paraît méconnaissable. Son père, qui l'adorait, le désarme lui-même, et fait venir cinq médecins pour arrêter le sang vermeil qui coulait de ses flancs. Les médecins lui lavent le côté et sondent aussitôt la blessure. Les intestins n'avaient pas été offensés, mais le venin du fer était resté dans la plaie et l'irritait si cruellement, qu'Olivier ne pouvait durer et qu'il fallut le coucher et le laisser seul dans sa tente.

Charlemagne, qui l'aimait fort, en fut marri et courroucé au dernier point. Dans sa colère, il s'en prit aigrement aux jeunes chevaliers, et dit tout haut qu'il ne les prisait pas deux deniers battus, et que les vieux valaient mieux que les jeunes. Qu'on se figure la fureur de Roland à ces paroles! Peu s'en fallut qu'il ne dît à son oncle: Vous mentez!

Enflammé de colère, il se retire dans sa tente, et Charlemagne, triste et sombre, gagne son pavillon.